



Les souvenirs du passé juif de Vilnius remontent à la surface

Sur l'avenue Gedimino, l'artère centrale de Vilnius, se dresse toujours l'ancien siège du KGB, souvenir de l'époque soviétique. La capitale de Lituanie s'est aujourd'hui transformée en une ville vivante, jeune et prospère. Le pays est entré dans l'Union européenne et dans l'Otan. L'avenue Gedimino est bordée d'hôtels et de restaurants chics. Il y flotte désormais un sentiment de sécurité et de confiance en l'avenir, malgré les aléas de la crise économique. L'ancien siège du KGB, de son côté, a été transformé en musée des répressions politiques. À l'intérieur de ce bâtiment qui inspirait la peur, on visite aujourd'hui les caves, les cellules où l'on a torturé et exécuté, et les étages où sont exposés des uniformes, des appareils d'écoute, et tous les instruments de cette répression bureaucratique. La façade imposante n'a pas été touchée, mais les Lituaniens ont gravé dans la pierre les noms des victimes de la terreur stalinienne, avec leur date de naissance et celle de leur mort. Ainsi, la Lituanie se souvient de ce qu'elle a vécu : la résistance d'un petit peuple, voisin d'un grand empire, sa lutte pour tenter de conserver son identité et de conquérir sa liberté.

Et l'autre mémoire de la Lituanie, celle de la Lituanie juive ? Celle-là est plus difficile d'accès. Elle ne se donne pas immédiatement lorsqu'on débarque à Vilnius. Il faut chercher, marcher, s'enfoncer dans les petites rues, scruter de vieux murs, pénétrer dans de discrets bureaux que rien n'indique depuis la rue et où se trouvent les organisations communautaires. Il faut aussi faire un effort d'imagination.



Le siège de l'ex-KGB

Avant-guerre, la communauté juive de Lituanie a compté plus de 250 000 personnes, dont 100 000 pour la capitale, soit 40 % des habitants. La ville rayonnait au sein du monde juif grâce à ses synagogues, ses *yeshivas* (écoles supérieures d'études religieuses) et ses bibliothèques. Six quotidiens en yiddish y étaient publiés. Vilnius vit aussi la naissance du **Bund**, le parti socialiste juif, en 1897. La ville était surnommée par les Juifs la « Jérusalem du Nord ».

À la recherche aujourd’hui de ce que fut ce Vilnius juif, on trouve surtout un grand vide : il reste une seule synagogue à la façade de stuc, un petit musée fermé ce jour-là, et beaucoup de plaques récentes vissées sur les murs des maisons, en hébreu, en yiddish et en lituanien. Mais difficile de se représenter ce que fut le foisonnement de ces rues, avant-guerre, au moment où on y parlait autant le yiddish que le lituanien, le polonais ou le russe.

On s'accroche à quelques signes minuscules, dans la vieille ville. Ce qui est aujourd’hui l’ambassade d’Autriche était une maison de prière, à en croire une plaque vissée sur la façade. À côté démarre la « rue des Juifs », *Zydu Gatvė* en lituanien, une rue pavée et étroite où rien d'autre

que ce nom ne rattache à l'ancienne présence d'une grande population juive à Vilnius.

Plus loin, une cour d'immeuble abrite une école maternelle de construction récente. L'endroit est sans doute le plus symbolique. Une pancarte signale que se trouvait ici la Grande Synagogue. C'était le centre de la vie communautaire. Les plus riches familles la fréquentaient. Elle avait été construite en 1573 et était somptueusement décorée et ornée de chandeliers en or. Cette synagogue fut dynamitée par les Allemands, puis rasée par les Soviétiques. À sa place s'élèvent aujourd’hui des immeubles d’habitation, devant lesquels s'étend une cour équipée de quelques jeux pour les enfants. Et au centre, l'école maternelle, à la triste façade de briques. L'endroit ne ressemble à rien, n'a pas d'âme. Une cour comme il y en a des dizaines.

Dans un coin de la cour, pourtant, un piédestal porte le visage massif et austère du **Gaon de Vilna**. Mais il est impossible au non-initié de savoir que ce personnage à la barbe imposante, de son vrai nom Elyahu Ben Shlomo Zalman, fut au XVIII^e siècle un érudit juif révéré, en même temps qu'un inflexible opposant à l'extension du **hassidisme**, le courant mystique juif, de plus en plus influent à l'époque en Europe centrale, et qu'il a combattu toute sa vie.

On circule dans les ruelles. On guette tel détail d'architecture. On remarque telle inscription. On entreprend de remonter le cours du temps grâce à de vieilles photos. Elles ont été prises par un capitaine d'aviation et topographe militaire en permission, Mecys Brazaitis, en 1940. Quelques jours plus tard, il devait se rendre au front. Avec méthode, il a photographié chaque rue, presque chaque maison, comme s'il craignait de voir la ville bientôt détruite et voulait disposer de documents pour qu'elle soit reconstruite, un jour, à l'identique... Les images du quartier juif montrent des rues vivantes où les passants sont nombreux sur les trottoirs : femmes à la tête couverte d'un foulard, couturières chargées d'un mannequin, hommes coiffés d'une casquette et qui jettent un regard intrigué vers le photographe, piétons pressés, enfants qui chahutent. On s'efforce de faire coïncider ces vieilles images avec ce que l'on a sous les yeux. À force de chercher, on retrouve la courbe

d'un trottoir, le dessin d'une arche, la pente d'une chaussée. Mais le passé se dérobe et fuit entre les doigts. Petit à petit, on apprend à s'interroger sur les jardins publics. On découvre que ce sont des lieux où s'élevaient des pâtés de maisons juives qui furent détruits durant la guerre et où l'on n'a tout simplement plus reconstruit.

Aujourd'hui, ce centre piétonnier regorge de restaurants japonais, d'hôtels de luxe et de clubs de strip-tease. On peut ressentir une forme de rage à constater qu'en dépit de toutes les destructions la vie continue... On peut aussi, en un sens, y trouver du réconfort. Mais dans tous les cas il en reste une certaine frustration, si l'on cherche à se faire ici une image de ce que fut cet endroit.

Et pourtant, à Vilnius, le passé résiste. Dès que l'on touche à une vieille maison, d'anciennes peintures réapparaissent : des enseignes de magasin. Rue Zemaitijos, au n° 9, le porche d'une maison a ainsi révélé une inscription en deux langues, polonais et yiddish : *Sklepnafta sol Prima* (« Produits pétroliers de la société Prima »). Cette peinture a été découverte sous une couche de stuc et laissée visible, à demi lessivée, comme un témoignage.

Un peu plus haut dans la rue, se trouve un signe encore plus discret, et aussi plus émouvant. Le mur d'un chantier a révélé une étoile de David, gravée dans la pierre d'une main maladroite, à la hauteur du premier

étage. Elle date de l'époque de la Seconde Guerre mondiale. Lorsque les Juifs de Vilnius ont été regroupés de force dans l'espace de quelques rues devenues un ghetto. Ils avaient aménagé une synagogue dans un appartement. Des hommes promis à la mort ont prié en regardant cette étoile. Mais il faut être accompagné d'un guide local pour retrouver ce signe, quasiment invisible de la rue, et

Ici se tenait
la Grande
Synagogue



Le vieux Vilnius dont il n'est pas sûr qu'il survive aux travaux de rénovation à venir. La marque est à peine visible.

C'est la même chose avec les restes du ghetto. Pour aider les visiteurs à voir ses traces, la municipalité a laissé à nu quelques briques au niveau des anciennes portes, ainsi que la trace d'une ancienne maison aujourd'hui démolie qui, à l'époque, fermait une rue. Mais il faut être accompagné pour comprendre ce dont il s'agit.

Dès lors, de nombreux Lituaniens se sont institués guides du Vilnius juif, alors qu'affluent les touristes étrangers, descendants de Juifs lituaniens vivant en Israël ou aux États-Unis, venus chercher ici les traces de leur passé. Ce matin, devant ce qui fut le théâtre juif de Vilnius, un couple d'allure aisée, bien habillé, se fait ainsi expliquer en hébreu l'histoire de ce bâtiment. Durant la guerre, ce théâtre s'est trouvé dans le ghetto. On a continué à y jouer quasiment jusqu'au dernier jour. Chaque acteur disposait d'une carte de travail qui le protégeait en principe de la déportation. Il pouvait y inscrire trois personnes, en plus de lui, ce qui lui permettait d'assurer leur survie. Malheur à ceux qui avaient une femme et plus de deux enfants... Le programme était fonction « des

acteurs qui étaient là », c'est-à-dire qui n'avaient pas encore été assassinés. Car la protection assurée par la carte de travail n'était pas absolue. Cette histoire est célèbre, ici. Elle fait partie de ces « petites histoires dans la grande histoire » qui résument et permettent de comprendre ce qu'il s'est passé.

Le guide raconte la vie de cette troupe d'artistes, qui a fait l'objet de plusieurs livres et films. Il montre quelques affiches d'époque, qu'il tient soigneusement rangées dans un classeur. Son hébreu est hésitant. Le couple de riches étrangers écoute, silencieux et affligé, puis se remet en route lentement.

Aujourd'hui, les Juifs ne sont plus que 5 000 en Lituanie, dont un millier à Vilnius. Le siège de la communauté est un immense bâtiment qui fut un jour un lycée juif. Les couloirs sont déserts. Les anciennes salles de classe accueillent de multiples activités : club du troisième âge, cours de danse pour les jeunes, associations d'entraide, initiation

Enseigne en polonais et en yiddish



à l'hébreu. L'endroit abrite aussi la rédaction du journal de la communauté, *Jérusalem de Lituanie*, qui sort tous les deux mois, en quatre langues : lituanien, anglais, yiddish et russe. Il donne la parole à des personnalités, annonce la parution de livres sur les litvaks (les Juifs de Lituanie), rend compte des dernières cérémonies de commémoration qui ont eu lieu. Dans ce grand bâtiment, tout ce qui est neuf porte la marque d'un don d'une fondation américaine ou israélienne. Le président de la communauté est un avocat à la retraite, Simonas Alperavicius, âgé de quatre-vingt-cinq ans. Enfoncé dans son fauteuil, derrière un bureau encombré de livres, il hésite un peu avant de répondre à la question de savoir s'il existe un avenir pour les Juifs en Lituanie : « C'est dur à dire... Je veux croire que oui. » Il se réjouit, en revanche, de constater que Vilnius reste le lieu où des Juifs du monde entier viennent étudier le yiddish, chaque été. Une association organise en effet des cours, qui durent quatre semaines. « L'an dernier, quarante participants de treize pays sont venus », raconte Simonas Alperavicius. « Il était émouvant d'entendre à nouveau cette langue dans l'auditorium de l'université où se trouvait, avant la guerre, le département de langue et de littérature yiddish. » Mais l'initiative est loin d'avoir le même écho que celui qu'eut, avant-guerre, la fondation à Vilnius du *Yivo*, le célèbre Institut scientifique juif, patronné par Sigmund Freud et Albert Einstein.

Évoquant la vie de sa communauté, le président mentionne aujourd'hui, en tête de ses priorités : « les jeunes ». « Nous avons beaucoup de programmes pour eux. Nous organisons des camps, des clubs, pour qu'ils ne perdent pas la culture juive. »

La communauté possède ainsi un jardin d'enfants. Quarante petites têtes blondes et brunes, âgées de deux à sept ans, le fréquentent chaque jour. Mais ces tout-petits sont loin d'être tous issus de familles juives. Beaucoup sont simplement des enfants du quartier qui trouvent plus



Vestige d'une salle de prière clandestine

commode de venir là. Entre la sieste et les jeux, les enfants apprennent quelques chansons en yiddish. Ils entendent parler des fêtes juives. La directrice, Rita Kojevatova, réunit les plus grands et leur fait entonner, avec une certaine fierté: *Zingen ale, tancen ale, springen ale, troj, roj, roj...* («Chantons tous, dansons tous, sautons tous, troj, roj, roj.») C'est la seule chanson qu'ils connaissent.

Quelques personnalités juives ne se résignent pas à la disparition de ce passé. Un député, Emanuelis Zingeris, a même conçu un vaste projet. Il tente, depuis l'indépendance lituanienne, de promouvoir une reconstruction à l'identique de l'ancien quartier juif. Son projet s'étend à la Grande Synagogue, dont il ne subsiste plus rien, et à plusieurs rues alentour. Cela peut paraître insensé. Comme une tentative désespérée d'inverser le cours du temps. Mais, après avoir fait couler beaucoup d'encre, ce projet a du plomb dans l'aile. Les autorités administratives, en effet, sont réservées. Algimantas Degutis, directeur du patrimoine au ministère de la Culture lituanien, se révolte: «Il est impossible de reconstruire à l'identique. On ne sait même pas ce qu'était ce quartier à l'époque. Ce serait comme de créer un grand Hollywood!», dit-il. Encore plus gênant, le projet est aussi critiqué par une partie de la communauté juive. Il y a d'abord son titre: «Fragments du ghetto historique juif».

Il est vrai qu'il entretient un malentendu. Il laisse à penser que les Juifs ont toujours vécu ici dans un ghetto. Or rien n'est plus faux. Il y a eu à Vilnius des quartiers juifs, mais le ghetto fut une création des Allemands (voir encadré p.35). Les visiteurs étrangers font sans cesse la confusion. Ils commencent toujours par demander où se trouvait le ghetto juif au Moyen Âge. Et les Juifs de Vilnius sont fatigués de rectifier l'erreur. Alors l'intitulé du projet a déjà suffi à dresser bon nombre de gens contre lui.

La trace d'une ancienne maison juive a été conservée



Le jardin d'enfants de la communauté

Mais ce n'est pas la seule objection faite au projet de reconstruire une partie de l'ancien quartier juif. Le président de la communauté, Simonas Alperavicius semble d'abord gêné d'être interrogé sur ce sujet. Il dit qu'il s'agit d'une «question difficile», tente d'éviter de répondre. La communauté juive de Vilnius, bien que minuscule, semble traversée de conflits entre quelques fortes personnalités, et Simonas n'aime pas afficher ces querelles de famille... Cependant, poussé à s'exprimer plus ouvertement, il avoue franchement: «Je ne suis pas heureux de cette idée.» Il critique l'aspect «commercial» du projet. Car la reconstruction sera d'abord destinée à satisfaire la curiosité des touristes qui veulent retrouver l'atmosphère du Vilnius juif. Et elle impliquera la présence de magasins de souvenirs, de restaurants, voire «de casinos», croit savoir le président de la communauté. «C'est indigne», tranche le vieil homme.

«Et puis, qui fréquenterait une nouvelle synagogue?», demande Algimantas Gurevicius. Lui est directeur d'un chœur de musique juive et dirige un petit centre culturel juif dans la vieille ville de Vilnius. Il est vrai que la synagogue actuelle suffit amplement aux besoins des Juifs



La vieille ville

pratiquants de Vilnius. Algimantas fait plutôt une proposition qui pourrait satisfaire tout le monde, espère-t-il. Il voudrait s'en tenir, plus modestement, à un réaménagement de la place où se trouvait la Grande Synagogue. Il montre même une maquette réalisée par un architecte. Elle a de l'allure. L'espace est réorganisé grâce à quelques marches. Au centre se trouve un monument à quatre colonnes. «Il évoque la *bimah*, l'estrade d'où on lit la Torah, située au centre de la synagogue. Ce monument commémoratif doit être situé à l'endroit exact où se trouvait la *bimah* de la Grande Synagogue», explique-t-il.

Ainsi, la rénovation de la place permettrait de donner du sens à ce qui est aujourd'hui une triste cour sans personnalité, sans histoire, et où le passé est si mal évoqué. L'obstacle, ce sont les questions financières. Mais c'est surtout le fait qu'il faudrait démolir l'école maternelle. Et cette perspective provoque une levée de boucliers des habitants du quartier, qui ne veulent pas en entendre parler.

«Les relations entre les Lituaniens et les Juifs restent compliquées», admet Algimantas. «Le pays a été le siège de deux dictatures... Il existe beaucoup de non-dits et d'arrière-pensées. Les Lituaniens considèrent ►

Introuvables ghettos

Les Juifs d'Europe centrale n'ont jamais vécu dans des ghettos à proprement parler, sauf durant la Seconde Guerre mondiale. Il a existé, suivant les villes et régions, des quartiers de résidence interdits aux Juifs, en général le centre-ville. Ces restrictions ont évolué au fil des périodes, tantôt durcies, tantôt adoucies, selon la volonté des souverains et des autorités municipales. Mais ces restrictions ont petit à petit disparu, au fil des XIX^e et XX^e siècles. À Vilnius, comme à Varsovie, Cracovie, Budapest ou Lviv, il n'existe plus aucune restriction de résidence pour les Juifs dans l'entre-deux-guerres. Chacun avait le droit de s'installer où bon lui plaisait et où il le pouvait en fonction de ses moyens. Ce sont les nazis, en occupant ces villes, qui ont inventé les «ghettos». Le nom faisait référence à ce qui a existé à Venise, aux XIV^e et XV^e siècles: un quartier réservé aux Juifs, dont les portes étaient fermées la nuit. À Vilnius, comme à Varsovie ou Cracovie, on a «invité» les Juifs à rejoindre des quartiers réservés, qui ont été entourés



Varsovie, le dernier pan de mur du ghetto

de murs. Il s'agissait en fait de vastes prisons à ciel ouvert, prélude à l'extermination. Ici, plus question d'en laisser les portes ouvertes durant la journée... Mais employer le terme de ghetto permettait d'adoucir un peu la réalité... Avec une bonne dose de perversité, les autorités allemandes avaient institué des conseils juifs (*Judenrat*) à la tête des ghettos. Ces conseils, disposant de pouvoirs de police, invitaient le plus souvent les Juifs à coopérer avec l'espoir que cela leur permettrait de survivre, tandis que différents mouvements de gauche appelaient à l'insurrection. C'est ce qu'il s'est passé à Vilnius, où une tentative d'insurrection a été écrasée. Mais soixante-dix partisans juifs ont réussi à quitter le ghetto par les égouts et ont pu rejoindre la Résistance, dans les forêts. Aujourd'hui, quand on se rend dans ces villes, il est difficile de se représenter ce que furent ces ghettos. Il ne reste que quelques pans de mur qui ont échappé à la destruction. Mais les municipalités entreprennent, petit à petit, de matérialiser les contours de ces quartiers pour répondre à la demande des communautés juives et des visiteurs qui souhaitent pouvoir se représenter leur ancien emplacement. Varsovie est la première ville à avoir engagé ce travail. De petites marques dans le sol sont en train d'être réalisées. Elles feront tout le tour de l'ancien ghetto. Il y reste également un dernier pan de mur. Il passe dans une cour d'immeuble. Il est désormais protégé, tout comme les dernières maisons du ghetto, près de la synagogue. En attendant leur rénovation, de grandes photos des anciens habitants juifs ont été mises aux fenêtres.



► les Juifs comme les initiateurs de la révolution bolchevique. Ils pensent que c'est eux qui ont fait venir les Soviétiques, lesquels ont ensuite déporté un grand nombre de Lituaniens. » Aujourd'hui encore, les autorités font preuve de beaucoup de tolérance lorsque les skinheads de l'extrême droite sont de sortie à Vilnius et manifestent dans le centre-ville en criant « Les Juifs dehors ! ». Les Juifs, de leur côté, soulignent que les Lituaniens ont participé aux massacres. Il ne faut pas parler longtemps avec un membre de la communauté pour qu'il accuse : « Les partisans antisoviétiques ? Ils ont tous fusillé des Juifs. C'est pour cela qu'ils sont allés se cacher dans la forêt, après la guerre. Ils avaient peur d'être punis... » Le propos illustre la profondeur des malentendus. Aussi, tous les débats qui touchent aux relations entre les Lituaniens et les Juifs prennent vite un tour passionnel, alors que toute la lumière est loin d'avoir été faite sur les événements du passé et que les plaies ne sont pas encore cicatrisées.

La rénovation de l'ancien quartier juif semble donc gelée. D'autant qu'une autre question a pris le dessus depuis quelques années. C'est celle des compensations pour les biens immobiliers confisqués. Sous la

pression de gouvernements étrangers, Israël et les États-Unis en tête, la Lituanie a en effet été invitée à se pencher sur cette question. De quoi s'agit-il ? De prévoir des indemnités pour l'ensemble des biens appartenant à la communauté juive de Lituanie. Quelques synagogues ont en effet été restituées aux Juifs à la fin des années 1990, tout comme l'ont été aux catholiques les églises ou les monastères qui étaient devenus des musées.

La communauté juive possédait bien d'autres bâtiments qui n'ont pas bénéficié de cette loi de restitution : bains rituels, écoles, centres sociaux, hôpitaux, salles de réunion, boucheries... Les nazis ont confisqué ces biens. Puis les Soviétiques les ont gardés. C'est ce contentieux qu'il s'agit d'apurer. Il a duré dix-huit ans, et les associations juives américaines l'ont surveillé de près, ce qui a contribué à rendre les discussions encore plus difficiles.

Après des hésitations, le gouvernement lituanien a fini par s'engager à trouver une solution. En mars 2009, il a présenté une loi sur les compensations financières. Elle prévoit que la communauté juive de Lituanie devrait recevoir 33 millions d'euros sur dix ans, à partir de 2012. L'argent ira à un fonds géré par la communauté et qui servira pour les écoles juives, les activités communautaires et l'aide matérielle aux survivants de l'Holocauste. La somme représente un tiers de la valeur estimée des propriétés confisquées. Mais c'est un montant important. Du coup, cela ne contribue pas à apaiser les relations avec le reste de la population lituanienne. Ces Lituaniens ne comprennent pas toujours que cet effort financier est nécessaire pour apurer les comptes du passé. Ceux-là ne voient que l'argent, et, comme ils ne mettent rien en face de cette somme, ils trouvent que c'est beaucoup. Les descendants des **litvaks** qui vivent aux États-Unis, de leur côté, mettent face à cet argent leur nostalgie d'un monde vivant et riche, des destins de parents brisés, des souvenirs d'une époque qui fut heureuse, avant de mal se terminer, toute une vie disparue à laquelle ils sont attachés mais qui leur échappe lorsqu'il leur arrive de venir ici. Alors ils trouvent que c'est peu. Prise au milieu, la communauté juive de Lituanie cherche à tâtons les voies de son avenir dans ce pays.

Dalia, une mémoire du Yiddishland

Dalia Epstein connaît tout par cœur: les dates, les noms, les lieux. Sans doute une habitude de la période communiste. Il fallait alors garder en soi ses connaissances, dans la mesure où il n'était pas possible de les conserver ailleurs, par exemple dans un livre qu'il était défendu d'écrire. Et c'est ainsi que la mémoire de Dalia est devenue, par habitude, une vraie bibliothèque.

Juive de Lituanie, Dalia Epstein peut parler interminablement, avec sa voix grave et son français châtié, et toujours avec le même sens du détail. Elle peut raconter où se trouvent les dernières synagogues en bois qui subsistent en Lituanie, ce que fut l'enfance de Romain Gary, juif russe ayant grandi à Vilnius, ou bien la vie du docteur Shabad, créateur de l'Institut de culture yiddish, qui mourut à Vilnius en 1935.

C'est un petit bout de femme qui marche d'un pas vif, les cheveux noirs coupés au carré et le visage ridé comme une pomme. Elle ne craint pas le froid, ni le chaud, ne se perd jamais dans les méandres de ses récits qui s'enchaînent et durent longtemps, pas plus que dans les rues du centre de Vilnius, dont elle connaît le moindre raccourci. Avec elle, on voit l'invisible, le passé ressurgit. Elle explique comment un journaliste s'est efforcé de sauver

des livres en yiddish dans telle maison, comment des femmes détenues dans le ghetto ont jeté leur bébé par une fenêtre, en direction de l'église attenante, pour qu'il soit sauvé. Elle me conduit jusqu'à Butrimony, une petite ville Lituanienne dont elle a retracé en détail le passé juif dans une exposition.

Cette ville comptait 1 200 Juifs avant la guerre, quinze ont survécu, dont une femme, qui est revenue vivre sur place. Durant des années, elle a collecté des photos d'avant-guerre, grâce auxquelles l'exposition a pu être réalisée. Avec Dalia Epstein, on arpente les rues de ce village pauvre, où quelques maisons en désordre semblent jetées autour de la place triangulaire. De la seule rue goudronnée, on arrive jusqu'à la synagogue, aujourd'hui devenue un garage, et jusqu'à l'ancien cimetière juif, qui fait face au cimetière catholique. Les tombes sont à demi éboulées. Un peu plus loin, un lieu de massacre a pu être marqué grâce au financement d'un lord britannique. Dalia détaille comment 965 personnes ont été tuées ici en une journée.

Lorsqu'on l'interroge sur sa propre vie, Dalia raconte une destinée de survivante. Il y a eu, en effet, en Lituanie, la politique d'anéantissement des Juifs conduite par les



nazis. Puis il y a eu la politique d'assimilation forcée menée par les Soviétiques. La vie adulte de Dalia, sous ce régime, s'est donc tout entière déroulée dans une forme d'exil intérieur: «Être juif était devenu une honte en Lituanie au temps de l'Union soviétique; on vous regardait comme des sous-hommes, constate-t-elle. Les gens revenus des camps cachaient leur passé. Ceux qui avaient un numéro tatoué le grattaient avec une paire de ciseaux pour le faire disparaître.»

Née en 1937, Dalia Epstein est issue d'une famille bourgeoise de Kaunas, la deuxième ville de Lituanie. Son père avait étudié à Liège avant la guerre et sa mère à la Sorbonne, à Paris. Le couple s'est connu en France et a vécu neuf ans, avant de rentrer

en Lituanie pour reprendre une quincaillerie familiale, à Kaunas. De là vient l'attrait de Dalia Epstein pour la culture française, qui ne l'a jamais quitté.

Lorsque l'invasion allemande s'est produite, sa famille a réussi à fuir en Russie. Mais la sœur de Dalia, qui était dans une colonie de vacances au bord de la Baltique, fut prise et fusillée dès le premier jour. «On ne l'a su qu'après la guerre», se rappelle Dalia. Elle garde de cette fuite vers l'est un souvenir. Celui d'une pluie de cendres, tandis que sa mère lui racontait que la ville de Smolensk était en flammes.

Dalia garde aussi en mémoire le Vilnius d'avant-guerre : une ville tolérante et multiculturelle. «Chacun ➤

► employait le russe, le polonais, le lituanien et quelquefois le yiddish, selon la situation. Quand la fermière arrivait de la campagne avec du lait, on lui parlait polonais. C'est l'esprit de Vilnius. Aujourd'hui encore, une vendeuse de grand magasin sait toujours dans quelle langue s'adresser à un client, sans même le regarder», observe Dalia.

Après la guerre, le père de Dalia, idéliste, «trop naïf» selon sa fille, a voulu rejoindre le parti communiste, où il n'a d'ailleurs pas été accepté. Dalia, elle, a toujours été viscéralement hostile au régime soviétique. «Dès 1946, on a fermé les écoles juives. Les élèves ont dû aller dans d'autres écoles et les instituteurs changer de profession. Un de mes oncles, professeur de mathématiques, a dû travailler dans une usine de bonbons en chocolat.» Tout a été fait alors pour que les Juifs renoncent à leur identité. Le régime avait interdit la langue yiddish. Les parents n'osaient plus le parler à leurs enfants.



Le lieu du massacre des juifs de Butrimony

La politique antisémite de l'Union soviétique a connu en réalité plusieurs vagues. En 1948, le Comité antifasciste juif, qui a mobilisé les Juifs durant la guerre, est dissous. Ses animateurs sont emprisonnés et exécutés. En 1952, c'est le «complot des blouses blanches» et son cortège d'arrestations de médecins juifs. C'est l'époque où Staline déclare: «Chaque nationaliste juif est un agent potentiel des renseignements américains.» Puis, en 1983, de nouveau, «un comité antisioniste se crée à Moscou. Et, comme des champignons après la pluie, de petits comités semblables se créent partout, y compris en Lituanie, raconte Dalia. Même au temps de Krouchtchev, on persécutait les peintres, les écrivains. On ne tuait plus, mais on arrêtait. Et cette hypocrisie qu'était la démocratie soviétique... Comment pouvait-on vivre dans ce pays sans avoir le droit de le quitter? Les jeunes ne peuvent plus comprendre cela... Quand on obtenait enfin un visa pour Israël, on le cachait jusqu'au dernier moment, même à ses voisins, car on avait peur qu'on vous le retire...»

Le régime a créé une génération de Juifs soviétiques assimilés. «Les enfants juifs nés après la guerre ont vécu dans l'ignorance de tout. Ils ne pouvaient même plus apprendre l'alphabet yiddish. Certains, plus tard, ont même cherché le moyen de cacher leur origine. Ils ont fait des mariages

mixtes et ont choisi de se déclarer comme russes sur leur passeport. C'étaient des Juifs cachés, comme on disait», raconte encore Dalia.

Elle-même a longtemps laissé de côté cette part de son histoire familiale. Ayant fait des études de lituanien à Moscou, Dalia est devenue traductrice littéraire russo-lituanienne. Elle a publié plusieurs traductions. Elle a refusé de faire carrière, s'est contentée de survivre, en marge, en suspension, sans vraiment croire à la possibilité d'un changement, mais en soutenant le mouvement dissident.

Elle s'est mariée à un Estonien. Ils ont eu une fille. Dalia a aussi une cousine en Israël, une autre en région parisienne. Aucune des personnes dont elle parle n'a un destin rectiligne, mais souvent un très long parcours, une vie faite de coups, rythmée par des coups du sort. Elle raconte ces destinées et, à chaque fois, laisse passer un peu de sa propre existence.

Dalia parle joliment de sa «judéité suspendue» durant le régime soviétique. Elle a redécouvert cette part d'elle-même au cours d'un voyage en Crimée dans les années 1970. Les collines lui évoquaient celles de Jérusalem, une ville qu'elle n'avait jamais vue que dans son imagination. Son mari n'était pas juif. Mais il était prêt à la suivre. Le couple a alors cherché à émigrer en Israël, puis y a renoncé, finalement, devant les obstacles familiaux, alors que le père de



Dalia était âgée et réticent à voir partir sa fille...

C'est à partir de la fin des années 1980 que Dalia a pu rattraper le temps perdu et reconquérir cette part de son passé longtemps laissée en friche. Elle a travaillé pour la direction historique du musée juif qui a vu le jour en Lituanie. Elle a organisé des expositions, conduit des recherches. Elle l'a fait avec toute l'énergie farouche qui l'anime, cette énergie de survivante, celle-là même que son mari, décédé aujourd'hui, appelait sa «vitalité bestiale». Mais elle n'a pas su transmettre cette part d'elle-même. Sa fille se sent loin des questions juives. Et Dalia Epstein se dit «pessimiste sur l'avenir» de la culture juive en Lituanie. «Demain, on va étudier la culture yiddish comme aujourd'hui la civilisation de l'Egypte ancienne. On soutient des thèses, on fait des colloques, mais ce ne sont pas des gens qui peuvent développer cette culture, la faire bouger», dit-elle avec lucidité. Ce monde qu'elle a connu, elle redoute qu'il s'éteigne avec elle.

L'ancienne maison de la plus riche famille juive de Butrimony